COMMUNICATIONS.

Les deux SCHLUMBERGER et leur collection de Lépidoptères,

par M. E.-L. Bouvier.

Il y a un mois à peine, le 30 octobre 1926, s'éteignait en son château de Bonnefontaine, près Sarrebourg, le patriote alsacien Ernest Schlumberger qui, en 1923, donna gracieusement au Muséum, c'est-à-dire à son pays, la précieuse collection de Lépidoptères formée par son père Jean Schlumberger et enrichie par lui-même.

Cette collection est un des joyaux du Muséum; pour en apprécier la valeur, il faut savoir qu'elle fut constituée avec amour, que rien ne fut négligé pour la rendre superbe, et qu'elle représente en fait l'œuvre de deux vies extraordinairement actives, qui surent concilier leur entraînement au labeur du jour avec le culte passionné des sciences de la nature.

Le fondateur de la collection, Jean Schlumberger, naquit en 1819; il fit ses études en Suisse et à Paris, et après un séjour fructueux dans les hautes écoles commerciales, entra dans les usines de son père où il donna bien vite la mesure de son activité. Après les événements de 1870, la gestion de ses intérêts le retint en Alsace où il avait épousé Clarisse Dollfus, de Mulhouse; soit au conseil général du Haut-Rhin, soit au Parlement des pays annexés, il intervenait dans tous les problèmes que soulevaient alors les intérêts de la région.

Mais cela ne suffit jamais à remplir son existence. Il aimait la nature et, dès sa jeunesse, manifesta un penchant pour les études qui la font connaître; il devint dans la suite un fervent de ces études et se fit une règle de leur consacrer la seconde part de sa vie. Nous le voyons d'abord collaborer aux travaux de Kirschleger et de la Société d'Histoire naturelle de Colmar; puis, comme tous les naturalistes de naissance, parcourir le pays pour y recueillir des plantes et en faire un herbier; enfin, étendre ses recherches et ses récoltes aux Insectes, surtout aux Coléoptères et aux Papillons. A la suite d'un accident qui le troubla au fond de l'âme, ces derniers accaparèrent finalement sa faveur; habile à communiquer son ardeur, il avait fait de ses fils des disciples et des compagnons de recherches; l'un deux, passionné pour les Papillons, tomba dans l'eau durant une chasse entomologique où il accompagnait son père sur les bords du Rhin; ce fut le début d'une grave maladie qui bouleversa profondément la famille

et le motif sentimental qui décida Jean Schlumberger à faire des Papillons ses Insectes préférés.

Désormais, il consacra tous ses loisirs et une partie de sa fortune à étudier les Lépidoptères et à réunir une savante collection de ces Insectes. Mais le groupe est vaste et les moyens d'un homme ne sont pas sans limites ; au lieu de disperser son effort sur la faune mondiale tout entière, il se borne aux espèces paléarctiques et ne néglige rien pour les rassembler toutes, depuis les plus petites et les plus modestes jusqu'aux plus grandes et aux plus brillantes. Ses chasses ne lui suffisent plus, il s'adresse aux collectionneurs les plus riches, aux marchands les plus réputés, aux spécialistes les plus célèbres, et les matériaux de s'accumuler dans sa demeure. Il lui faut aménager des locaux pour les recevoir, des meubles commodes pour les loger, des aides pour en assurer la préparation et la mise en place. C'est chez lui, à Guebwiller, que s'effectuait le travail essentiel; mais il avait des correspondants au dehors et, parmi eux, un chasseur-éleveur des plus habiles, Gustave Leonhardt, de Bâle, qui lui assura ses services pendant une vingtaine d'années. J'ai appris par un de ses petits-fils qu'il avait envoyé Leonhardt en Espagne pour capturer, à ses premiers stades, le beau Saturnide à queue, *Graëllsia Isabellae,* découvert aux environs de Madrid, vers 1850. Les recherches étaient restées vaines et l'on commençait à désespérer, lorsqu'un soir, au cours du repas familial, arriva une dépêche de Leonhardt : «Ai trouvé crottes de chenille. . . . ». Ce fut un agréable émoi; deux jours plus tard la chenille était capturée.

Jean Schlumberger connaissait à merveille les Papillons et avait réuni de rares ouvrages pour faire de ces insectes une étude approfondie; pourtant, il ne fut jamais un lépidoptériste descripteur et n'établit point, par conséquent, de types spécifiques. Mais sa collection renferme de nombreux cotypes ou des exemplaires de la série originale qui lui donnent un grand intérêt. Ce qui la rend plus précieuse encore, ce qui en fait une sorte de joyau, c'est l'abondance et le superbe état des individus (plus de 40,000) qui la composent, le soin qu'il eut d'y réunir maintes espèces déjà très rares et aujourd'hui disparues, c'est surtout son extraordinaire richesse en hybrides: elle n'en compte pas moins de 112 pour les Sphingides et de 55 pour les Saturnides. Il avait une prédilection pour ces formes ambiguës qui tiennent à la fois de deux espèces. Connu pour son habileté dans la production et la recherche des hybrides, Leonhardt lui en procura un grand nombre; par ailleurs, beaucoup lui parvinrent de savants plus autorisés encore : de G. Lippe, de Bâle, qui avait dans ce domaine une renommée mondiale, et du célèbre Standfuss, de Zurich, qui publiait alors ses remarquables travaux. Petite au début et formée du noyau alsacien-lorrain qui provenait surtout des chasses de Jean Schlumberger et de ses fils, la collection gagnait chaque jour en étendue, pour

atteindre les confins orientaux de la région paléarctique, le Caucase, le Turkestan, la Mongolie, l'Amour, l'extrême Sibérie. La faune de ces régions lointaines est en général pauvrement représentée dans les collections publiques; elle est à peu près complète dans la collection Schlumberger, et cette collection, par là même, était plus désirable que toute autre pour combler les lacunes de notre Muséum.

On ne réalise pas une œuvre de cette envergure sans de lourdes dépenses, sans une grande ténacité et un patient travail; tous ses soins et tous ses loisirs, Jean Schlumberger les consacra complètement à l'œuvre qu'il avait entreprise, jusqu'au jour où la fatigue et la maladie vinrent le condamner au repos et le conduire à la mort qui se produisit en 1910. Il y eut là une période où, malgré les aides qu'il avait autour de lui, l'infatigable lépidoptériste dut laisser sa collection en souffrance.

Mais alors lui vint un concours qui n'était pas fait pour le surprendre; ses fils ne l'avaient-ils point, jadis, accompagné dans ses chasses et secondé dans son travail scientifique? L'un d'eux, Ernest Schlumberger, se fit un devoir et un plaisir de poursuivre l'œuvre interrompue. Il possédait pour cela tous les dons: un vif amour de la nature qui fit le bonheur de son existence, et la passion des recherches entomologiques qu'il tenait de son père. La forêt le séduisait et le séduisit toujours; il fut un brillant élève de l'école de Nancy, exerça les fonctions de sous-inspecteur et d'inspecteur des Eaux et Forêts durant lesquelles il se distingua par ses travaux sur le reboisement des Basses-Alpes, puis, en 1878, revint en Alsace pour y gérer les propriétés agricoles et forestières de la famille. Alors, il devint plus étroitement le collaborateur scientifique de son père et bientôt en fut le continuateur. La collection fut reprise, remaniée et classée suivant les méthodes nouvelles, enrichie de spécimens nouveaux. Quelles jouissances il éprouva dans ce travail, ses fils et sa dévouée compagne pourraient seuls le dire! Chaque exemplaire lui rappelait un évènement passé, la collection évoquait en lui les courses et les recherches de la jeunesse. A l'œuvre de classement, il apportait une telle ardeur qu'il s'était fait le prisonnier volontaire des locaux de la collection; il s'y tenait, m'écrit un de ses fils, de quatre heures du matin jusqu'à la nuit tombante, oubliant ses repas et son lit; douce et souriante, Mme Schlumberger dut souvent lui rappeler qu'on l'attendait à table ou l'obliger à sortir afin de se reprendre et de respirer un peu l'air du dehors. Pour achever l'œuvre de son père le forestier se faisait ermite.

Survint la terrible guerre; les collections étaient à Guebviller, au lieu même où elles furent constituées, dans le local établi pour elles. Alors, durant les longues années de la tourmente, ce fut une angoisse de chaque jour à cause du danger menaçant. Sous le feu des canons, les richesses scientifiques amoureusement réunies risquaient d'être à jamais détruites; plusieurs obus éclatèrent à moins de dix mètres du local et mirent le feu à

un bâtiment contigu. Transportée en Allemagne, la collection eût été sauve, mais Ernest Schlumberger ne voulait pas qu'elle franchît le Rhin.

Par bonheur, elle resta parfaitement intacte, mais nul ne pouvait plus s'en occuper tant étaient lourdes les charges et les préoccupations issues de la guerre. Ernest Schlumberger s'établit définitivement dans son château de Bonnefontaine, au centre d'une vaste propriété forestière qu'il administrait depuis des années et à laquelle, désormais, il se consacra presque exclusivement; il redevint le pur forestier qu'il fut dans sa jeunesse, continuellement en course et ami de tous les arbres; il les connaissait tous et jamais ne permit qu'aucun d'eux fût coupé sans sa marque d'abatage. Il a transformé ce domaine en une merveilleuse forêt.

C'est là qu'il voulut bien m'accueillir en 1923, à l'époque où il avait décidé d'offrir au Muséum l'herbier familial [1] et la collection de Lépidoptères; c'est là qu'il s'est endormi sans souffrances à l'âge de 75 ans. C'était un robuste vieillard, grand et sec, au regard ouvert, à la parole franche, alerte comme un jeune homme. C'était surtout un bon Français : sorti des affres de la guerre et heureux de se retrouver dans les bras de la mère-patrie, il a voulu enrichir le pays natal des trésors scientifiques dont lui et les siens pouvaient à bon droit s'enorgueillir. Il le fit en plein accord avec sa compagne et ses enfants; par cette donation généreuse la famille tout entière a voulu manifester sa gratitude et son attachement à la plus grande France.

Au nouveau laboratoire d'entomologie du Muséum, le nom de Schlumberger brille en lettres d'or sur la plaque de marbre consacrée aux bienfaiteurs de l'établissement; dans le même laboratoire, une vaste salle est totalement remplie par la collection qui rappellera désormais aux travailleurs la mémoire des deux Schlumberger et la patriotique générosité de leur famille.

[1] Cet herbier se trouve actuellement à la Faculté des Sciences de Strasbourg, où le Muséum l'a déposé et où il peut rendre, plus qu'ailleurs, d'importants services.